PERCY KEMP

LES CINQ SŒURS



SEUIL
CADRE
NOIR

LES CINQ SŒURS

PERCY KEMP

LES CINQ SŒURS

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX[e]

ISBN 978-2-02-151488-9

© Éditions du Seuil – janvier 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Veronica

« Tout être humain normalement constitué doit être tenté, des fois, de cracher dans ses mains, de hisser le drapeau noir, et de se mettre à trancher des gorges. »

Henry Louis Mencken

1

Assis sur sa terrasse à l'ombre d'une glycine feuillue Harry Boone savourait tranquillement son premier whisky de la journée en suivant d'un œil nonchalant la course du soleil vers l'ouest. Après avoir caressé les palais d'hiver des Nasrides, flanqués d'un côté de l'Alcazaba, de l'autre de leur résidence d'été du Generalife, il glissait à présent le long des murailles crénelées de l'Alhambra et Boone, qui puisait un certain réconfort dans ce spectacle dénué de tout bruit ou mouvement, se disait qu'une fois n'est pas coutume, le genre humain semblait vivre au rythme de la nature et, plus encore, au sien. Tout va pour le mieux, se disait-il donc, rasséréné.

Certes, pour une âme torturée telle celle d'Aldous Huxley, notre monde pouvait bien être l'Enfer de quelque autre planète, mais contrairement à Boone Huxley n'avait jamais eu le loisir d'admirer la lumière du Couchant embraser une Alhambra vidée des hordes de touristes qui lui ôtaient d'ordinaire toute sa féerie. Par une si belle fin d'après-midi printanière, et dans une Grenade apaisée, Boone était loin de partager le pessimisme de ce penseur anglais. Ce jour-là, sans le savoir,

c'était plutôt du côté de Leibniz qu'il penchait. Leibniz, pour qui notre monde était sans conteste le meilleur de tous car, de tous les mondes possibles, c'était sur lui et lui seul que le choix du Créateur était tombé. Sans avoir lu ce philosophe allemand, Boone n'en pensait pas moins ce jour-là. Pas tant pour les raisons que Leibniz avait eues mais parce que depuis la veille à minuit tout, mais absolument tout, allait pour le mieux pour lui.

Seule ombre au tableau, Boone se savait heureux. Il était pleinement conscient du bonheur dans lequel il baignait. Et parce qu'il l'était, son bonheur cessait étrangement d'être parfait. Pour qu'il l'eût été, se disait-il, il lui aurait fallu ne jamais pouvoir s'arrêter pour s'exclamer : « Quel bonheur ! » Pour qu'il l'eût été, il aurait fallu qu'il n'y eût plus eu de césure entre son bonheur et lui, et que dans la proposition « Harry Boone est heureux » le mot « heureux » cessât d'être un adjectif pour devenir un substantif. Pour tout dire, il aurait aimé être heureux sans le savoir. Un peu comme le bourgeois gentilhomme de Molière qu'il ne connaissait pas davantage mais qui, l'heureux homme, connaissait, lui, la joie de faire de la prose sans le savoir. Il ne désespérait cependant pas d'y parvenir un jour. Encore quelques mois à ce train-là, se disait-il, encore quelques mois semblables à cette magnifique journée où rien – mais absolument rien ! – n'était venu le déranger, et il y arriverait. En attendant, comme il n'était pas homme à bouder sa chance même quand elle se présentait à lui sous la forme d'une épidémie mortelle, il était tout à fait disposé à cohabiter avec le bonheur sans le brusquer.

Neuf mois auparavant, il avait été dépêché en Espagne avec, en guise de lettres de créance, un manuscrit arabe vieux de cinq siècles. Rédigé dans une écriture quelconque sur du papier des plus ordinaires, dénué de toute enluminure ou autre prétention artistique et serti dans du maroquin brun de piètre qualité, ledit manuscrit, long d'à peine deux cents pages et faisant à peine quatorze malheureux centimètres de haut sur huit de large, ne payait pas de mine. C'était pourtant sur ce piètre opuscule que reposait la mission très délicate que son patron lui avait confiée.

L'auteur du manuscrit, un certain Yûsuf al-Faqîh dont l'Histoire n'a pas retenu le nom par ailleurs, avait semble-t-il fait partie de la cour de Boabdil, le dernier souverain musulman de l'émirat de Grenade avant la chute de la ville en 1492 aux mains des Rois Très Catholiques. Et il avait semble-t-il aussi été assez proche de son suzerain pour que ce dernier l'eût dépêché en ambassade à Constantinople auprès du sultan ottoman Bayezid II dans l'espoir que les Turcs musulmans enverraient une flotte soulager leurs coreligionnaires andalous assiégés par les chrétiens. En mandatant auprès de Bayezid un ambassadeur quémander en son nom son aide contre les Infidèles Boabdil espérait sans doute que ce sultan turc qu'on surnommait Sofu, ou le Pieux, ne resterait pas sourd à ses appels et volerait vite au secours des Grenadins. Et en lui envoyant cet ambassadeur-là en particulier, dont le nom – al-Faqîh – signifiait « Docteur de la Loi », il pensait sans doute aussi avoir mis toutes les chances de son côté. Mais tout bon musulman qu'il eût été Bayezid était aussi et surtout un sultan. Chez lui la raison d'État l'emportait sur la piété. Au moment

où le navire transportant l'ambassadeur grenadin accostait à la Corne d'Or, Bayezid venait de signer un traité humiliant avec les mamelouks d'Égypte qui s'étaient avancés jusqu'à Adana pour le narguer, et il n'avait pas été question pour lui de dégarnir son front sud pour aller secourir le petit émirat nasride à l'autre bout de la Méditerranée. Il fit donc attendre l'émissaire de Boabdil des mois durant avant de le recevoir.

Dans le récit qu'il fit de son ambassade auprès de Bayezid, al-Faqîh raconte que lorsqu'il fut finalement introduit en la sublime présence du sultan ce dernier l'écouta en silence, le laissa exposer longuement son argumentaire en faveur de l'envoi d'une flotte ottomane pour sauver Grenade et finit, lorsqu'il eut terminé sa plaidoirie, par échanger quelques politesses avec lui avant de le congédier en l'assurant qu'il recevrait sa réponse en temps utile. Tout cela, nous dit al-Faqîh, dans un arabe impeccable car Bayezid, qui était non seulement un grand sultan mais aussi un grand lettré, maîtrisait parfaitement et la langue du Coran et le persan.

Commença alors pour l'ambassadeur grenadin une longue attente. Une attente rendue certes des plus agréables du fait du confort dans lequel il vivait et de ses entretiens quasi quotidiens avec Ahmed Âghâ, le fonctionnaire de l'administration centrale qui l'avait pris en charge et chez qui il logeait depuis son arrivée dans la capitale ottomane, mais une attente qui lui pesait néanmoins de plus en plus au fur et à mesure que, la réponse du sultan tardant à lui parvenir, l'espoir qu'il avait entretenu d'une conclusion heureuse à son ambassade s'amenuisait.

Puis vint le jour où il comprit que cette réponse qu'il attendait si impatiemment et dont le sort de son souverain et l'avenir de l'Islam andalou dépendaient ne viendrait jamais. Ou, pour être plus précis, il comprit qu'au cours des longues semaines qui s'étaient écoulées depuis son audience au Palais cette réponse-là, son hôte et désormais ami Ahmed Âghâ la lui avait petit à petit distillée. Sans qu'il s'en soit rendu compte, au fil de leurs conversations ce haut fonctionnaire ottoman avait subtilement démonté, jusqu'à le faire s'effondrer, l'argument principal sur lequel al-Faqîh avait fondé sa plaidoirie auprès du sultan : à savoir, qu'en volant au secours des Grenadins et en empêchant le dernier bastion musulman en terre européenne et chrétienne de tomber aux mains des Infidèles, Bayezid, dont la renommée était déjà grande, en serait grandi davantage, et à travers lui toute la dynastie ottomane, étoile montante dans le firmament de l'Islam. Or qu'avait fait Ahmed Âghâ ces dernières semaines, sinon lui parler, encore et encore, des récentes conquêtes ottomanes ? Constantinople, bien sûr, que Mehmed, le père de Bayezid, avait conquise trente-neuf ans auparavant, mais aussi la Bulgarie, la Thessalonique, l'Attique, le Péloponnèse, les possessions génoises en mer Égée, la Valachie, la Crimée, la Serbie, l'Albanie, Raguse et l'Herzégovine. Sur le coup le Grenadin avait pensé qu'Ahmed Âghâ ne faisait là que chanter les louanges de la dynastie qu'il servait. Mais avec le recul il en était venu à se dire que discourir en long et en large sur les conquêtes ottomanes en terre chrétienne et européenne était la manière très byzantine que ce fonctionnaire impérial avait eue de lui faire comprendre que

Grenade était loin d'être le dernier bastion musulman dans l'Europe chrétienne et que son maître avait bien assez de fruits européens mûrs à portée de main – la Hongrie et la Moldavie, pour ne citer que ceux-là – pour penser à aller disputer à des roitelets chrétiens enragés et prêts à tout pour qu'elle leur chût dans la main une petite grenade poussant sur un arbre lointain.

Une fois qu'il eut compris cela, en désespoir de cause et le temps, comme les armées chrétiennes d'Isabelle et de Ferdinand, pressant, al-Faqîh décida de jouer son va-tout en révélant à Ahmed Âghâ un secret qu'il avait pourtant juré de ne jamais divulguer. Ayant demandé à s'entretenir avec lui en privé, et ayant auparavant jeté un œil furtif autour de lui, en chuchotant presque il lui confia que son maître Boabdil avait en sa possession une relique tout à fait unique : un miroir de bronze que la jeune Aïcha, l'épouse préférée du Prophète – la paix de Dieu soit sur lui – avait un soir et dans un tendre moment tendu à son saint époux – la paix de Dieu soit avec lui – et qui, le visage radieux de ce dernier – la paix de Dieu soit sur lui – s'y étant un court instant réfléchi, avait gardé son noble reflet imprimé sur le bronze à tout jamais. S'il l'avait lui-même vu ? Hélas non, avait répondu al-Faqîh, une pointe de regret dans la voix. Car depuis qu'un lointain descendant des Omeyyades fuyant il y a de cela près d'un siècle la ville de Damas mise à sac par les hordes tatares de ce maudit boiteux de Tamerlan (le même Tamerlan, mon cher ami, avait-il tenu à préciser à Ahmed Âghâ, qui avait jadis capturé et humilié l'ancêtre et homonyme de votre maître, le sultan Bayezid I^er^) était venu trouver refuge à Grenade

avec, dans ses maigres bagages, cette sainte relique qu'il avait confiée à l'émir al-Musta'în en signe d'allégeance, seuls les souverains nasrides de la ville – onze en tout et pour tout – avaient eu le bonheur de contempler le noble reflet du Prophète, la paix de Dieu soit sur lui. N'étant qu'un humble serviteur de Boabdil et avant lui celui de son père Moulay Hassan, avait-il aussi dit, il n'avait pas eu l'honneur et la joie de poser son regard sur le Noble Reflet. Mais il savait par contre où le Noble Reflet se trouvait. Imaginez, s'emballa-t-il d'un coup, imaginez, Ahmed Âghâ, ce que cette sainte relique pourrait apporter à votre sultan ! Imaginez la résonance de l'événement, quand les musulmans du monde entier apprendront que votre maître n'est pas allé jusqu'en Andalousie pour simplement sauver Boabdil, mais qu'il y est allé pour empêcher le Noble Reflet de tomber entre les mains des Infidèles ! Car qui sait quel sacrilège ces sauvages ne commettraient pas à son égard ! Imaginez, mon cher ami, qu'en signe de gratitude comme en guise d'allégeance – oui, d'allégeance ! –, mon maître, désireux de remercier le vôtre de l'avoir secouru, lui confie le Noble Reflet, tout comme, jadis, un lointain descendant des califes omeyyades l'avait confié à son ancêtre l'émir al-Musta'în qui régnait alors sur Grenade ! Imaginez le prestige que la Maison d'Othman que vous servez en tirerait ! Imaginez le Noble Reflet ici, à Constantinople, et votre maître s'en targuant face à ses rivaux mamelouks dont l'étoile pâlira alors assurément d'envie, avant de s'éteindre entièrement. Imaginez tout cela, mon ami, et dites-moi encore si le sultan peut laisser passer une telle opportunité !

Dans le récit qu'il fit par la suite de sa conversation avec Ahmed Âghâ Yûsuf al-Faqîh précise que plus il s'enthousiasmait ce jour-là, plus son hôte lui semblait dubitatif. Là n'est pas la question, ce dernier lui aurait-il finalement répondu après qu'al-Faqîh lui eut demandé s'il doutait de sa sincérité, sinon de l'authenticité du Noble Reflet. Là n'est pas la question mon ami, mais connaissant mon maître je crains que la relique dont vous m'entretenez ne le laisse froid. Cela vous étonne ? Peut-être vous dites-vous même qu'il ne mériterait pas son surnom de Pieux ? Notre sultan, je peux vous l'assurer, est un homme d'une grande piété. Mais sa piété, voyez-vous, diffère de la vôtre. Si c'était à mon seigneur Bayezid, et non à moi, que vous vous adressiez, et s'il daignait s'entretenir avec vous librement, vous parlant pour ainsi dire d'égal à égal, je pense qu'il vous dirait que sa conception de l'islam ne laisse aucune place aux représentations figuratives de l'homme, cet homme serait-il le Prophète, la paix de Dieu soit sur lui. Il vous rappellerait sans doute aussi qu'il avait fait enlever du Palais, pour les détruire, les œuvres figuratives que des peintres européens avaient exécutées à la demande de son père. Et on ne parle pas de n'importe quel père, n'est-ce pas, mais de Mehmed le Conquérant : de celui qui, confirmant la prédiction d'une Tradition orale justement rapportée au Prophète, la paix de Dieu soit sur lui, avait conquis Constantinople et mis à bas l'Empire romain !

Quand le Grenadin avait objecté à son hôte et ami que le Noble Reflet ne saurait en aucune façon être assimilé à une effigie mais que c'était là une véritable œuvre acheiropoïète que la main de l'homme n'avait

point façonnée, un vrai miracle en d'autres termes, au même titre que la Nuit du Isrâ' et du Mi'râj qui avait vu le Prophète, la paix de Dieu soit sur lui, rallier Jérusalem sur Burâq le cheval ailé, puis s'élever jusqu'au ciel avant de revenir à La Mecque, Ahmed Âghâ lui avait répondu que, quand bien même cela serait, son idée d'acheminer cette relique de Grenade jusqu'à Istanbul pour en faire le point focal d'un lieu de pèlerinage – une sorte d'attraction à des fins de propagande – pourrait fort bien provoquer le courroux de son maître. Que Bayezid dirait sans doute que c'était là du *shirk*, pas moins : de l'associationnisme digne de ces Infidèles chrétiens qui adorent un homme dont ils font un dieu, comme de ces hérétiques chiites qui font de l'imam Ali et de sa descendance des demi-dieux. Que s'il voulait retourner en sus le couteau dans la plaie Bayezid le taquinerait sans doute en lui disant que les musulmans andalous avaient bien trop longtemps vécu entourés de chrétiens, allant jusqu'à leur payer un tribut, et que, peut-être, l'associationnisme de ces derniers aurait-il déteint sur eux. Qu'il lui rappellerait en tout cas que nous autres musulmans nous ne sommes pas des mahométans : que nous n'adorons pas le Prophète Mahomet, la paix de Dieu soit sur lui, mais seulement Dieu, et Lui seul. Et pour finir, avait conclu Ahmed Âghâ, si le sultan a réellement confiance en vous, peut-être vous soufflera-t-il qu'en tout état de cause, et *shirk* pour *shirk*, plus que d'un miroir de femme censé avoir préservé les traits du Prophète, que la paix de Dieu soit sur lui, lui visait une relique ô combien plus importante : la Kaaba, pas moins, dont il entendait bien s'emparer en occupant les Lieux

saints aussitôt qu'il aurait chassé les mamelouks de la Syrie et de l'Égypte.

Voyant sa déception, Ahmed Âghâ lui promit cependant que, même s'il se garderait bien de demander audience au sultan dans le seul but de l'entretenir de ce sujet (ce qui ne serait pas, à ses yeux, judicieux), il évoquerait néanmoins le Noble Reflet incidemment devant son maître la semaine d'après lorsqu'il serait admis en son auguste présence à l'occasion de l'audience mensuelle qu'il accordait à l'ensemble des collaborateurs de Hadim Ali, son conseiller le plus écouté.

Yûsuf al-Faqîh écrit que le mercredi qui suivit, jour de ladite audience, il avait toute la journée été sur des charbons ardents, attendant impatiemment que son hôte rentrât du Palais. C'était une froide, grise et venteuse journée du mois de janvier, et quand son hôte eut finalement rejoint son foyer, rien qu'à sa mine al-Faqîh avait su qu'il n'avait pas réussi à convaincre son maître. Il s'attendait donc au pire. Mais le pire s'avéra être plus désespérant encore que tout ce qu'il aurait pu imaginer.

Lorsqu'ils se furent installés autour d'une cafetière bien chaude, d'un œil coupable et d'un air contrit Ahmed Âghâ lui apprit en effet, et sur un ton lugubre, que deux semaines plus tôt, le premier jour du mois de Rabî' al-Awwal de l'an 897 de l'hégire, pour être plus précis, coïncidant avec le deuxième jour du mois de janvier de l'an 1492 de l'ère chrétienne, la ville de Grenade – *sa* ville de Grenade – était tombée aux mains des Infidèles et passée du calendrier hégirien au calendrier grégorien qui rythmerait désormais la vie de ses habitants. Ayant remis les clefs de la ville aux chrétiens, Ahmed Âghâ lui

avait-il aussi appris, son maître, Boabdil s'en était ensuite allé en exil à Andarax, dans les montagnes au sud-est de Grenade, et tout portait à croire qu'il traverserait bientôt la mer pour aller se réfugier à Tlemcen chez les Zianides.

Entendant cela, Yûsuf al-Faqîh avait cru s'abîmer. Refusant de le croire il avait, l'espace d'un instant, vécu dans un déni total. Puis, touchant à nouveau terre, il avait senti la rage l'envahir, quand il avait été à deux doigts de maudire ce sultan turc qu'on surnommait pourtant le Pieux, qui était à la tête de l'armée la plus redoutable qui soit, mais qui n'en avait pas moins regardé, les bras croisés, disparaître le dernier vestige de la conquête musulmane de l'Espagne, condamnant ainsi les hauts faits d'armes de Târiq ibn Ziyâd, ainsi que sa mémoire, à l'oubli. Il s'était certes retenu, mais il n'en avait pas moins continué de bouillonner, et sa colère rentrée avait cherché un exutoire que seul un passage immédiat à l'action pouvait lui offrir. S'étant donc brusquement levé, il avait remercié son hôte pour son hospitalité comme pour son amitié, et il lui avait fait part de son désir de s'embarquer sur-le-champ à bord du premier navire marchand génois qu'il trouverait, pour rejoindre la côte andalouse, et de là, Andarax.

Mais Ahmed Âghâ, nous raconte-t-il, l'avait adjuré de n'en rien faire. Un tel voyage en plein cœur de l'hiver serait particulièrement éprouvant pour un homme de son âge, lui avait-il dit. Et puis, n'avait-il pas précisé que, ne s'étant jamais marié et ses parents ayant déjà été rappelés auprès du Tout-Miséricordieux, il n'avait nulle famille à Grenade ? Pour qui s'inquiétait-il ? Et quand bien même il s'inquiéterait, que pouvait-il espérer faire, à présent que

tout était perdu et que les persécutions contre les musulmans restés en Andalousie ne devraient plus tarder ? Pourquoi ne pas demeurer à Constantinople sous la protection de mon maître, avait-il insisté. Ma maison est la vôtre, avait-il ajouté, et elle le demeurera aussi longtemps qu'il vous siéra. Manière sans doute pour lui, écrit al-Faqîh, de faire au nom de tous les Turcs ottomans amende honorable pour la conduite lamentable de Bayezid.

Il avait donc fini par accepter l'invitation de son ami. Mais il en voulait tant au sultan de n'avoir rien fait pour venir en aide à sa patrie qu'il n'avait pas pu se résoudre à demeurer longtemps en terre turque. Le printemps venu, ayant fait ses adieux à son hôte, il quitta donc Constantinople, prit le chemin de la Syrie (une terre qui avait jadis eu l'honneur d'abriter le Noble Reflet avant que l'Andalousie n'en prenne le relais) et finit par se poser à Alep, une ville certes arabe, mais une ville proche du royaume de Bayezid. C'était comme si, malgré l'amertume qu'il ressentait envers les Turcs, il avait eu à cœur de ne pas couper tous ses ponts avec la puissance ottomane.

Il eut d'ailleurs à se féliciter de son choix, car à Alep où il se trouvait il put croiser un marchand grenadin de passage dans cette grande ville commerçante du nord de la Syrie, l'un des quelque deux cent mille Juifs que Bayezid avait fait évacuer en masse avec sa flotte après que les persécutions contre les juifs et les musulmans andalous eurent commencé, et qu'il avait installés à Constantinople comme à Salonique. C'est de sa bouche qu'al-Faqîh put enfin avoir des nouvelles directes de sa patrie désormais perdue. Il apprit ainsi que moins de deux ans après la chute de Grenade son maître Boabdil,

lâché par les Mérinides et les Zianides d'Afrique du Nord, et trahi aussi par son propre vizir, avait dû abandonner sa seigneurie montagneuse d'Andarax et, contraint de quitter l'Andalousie, avait embarqué à Adra pour un exil africain. Regardant la côte andalouse s'éloigner, Boabdil, disait-on, aurait lancé son épée dans les flots en se promettant de revenir un jour la chercher.

À en croire la piètre qualité de papier de son manuscrit et la reliure bon marché du seul écrit qu'il nous ait laissé, Yûsuf al-Faqîh dut vivre chichement à Alep, survivant nous apprend-il sur la maigre pension que lui versait le cadi chaféite de la ville qui, ému par l'histoire de ce juriste andalou déraciné, et bien qu'al-Faqîh lui-même eût été malékite, ne l'en avait pas moins pris sous son aile. Sans doute, écrit al-Faqîh, cet homme bon se serait-il souvenu que l'imam ash-Shâfi'î avait été le disciple de Mâlik ibn Anas. Le temps qui lui était resté à vivre al-Faqîh le consacra à la prière, à la contemplation, à l'étude et à la lamentation. Il prit néanmoins soin de coucher sur papier le récit de son ambassade à la cour de Bayezid. Écrit cathartique dans lequel il narre toutes ses tribulations, désillusions et déceptions, et où il mentionne aussi – et c'est bien là le plus important – l'existence du miroir d'Aïcha et le miracle du Noble Reflet. Ce récit-là, il lui donna pour titre *Il n'y a de vainqueur que Dieu*. Titre qui reprenait mot pour mot la devise des émirs nasrides de Grenade.

Sans doute al-Faqîh avait-il voulu consoler par là Boabdil, son malheureux prince défait et exilé, relativiser la victoire remportée par les chrétiens sur les musulmans andalous, et remettre aussi à sa place le grand sultan

Bayezid auquel il semblait n'avoir jamais pardonné. Et à la toute fin de son manuscrit, après avoir émis le vœu que le Noble Reflet n'ait pas été découvert par les Infidèles après la chute de la ville et profané par eux (car il était persuadé que Boabdil, qui s'était juré de revenir un jour à Grenade, ne l'aurait jamais emporté avec lui de l'autre côté de la mer de peur que les Mérinides ou les Zianides ne s'en emparassent), al-Faqîh évoque l'endroit précis dans l'Alhambra où le Noble Reflet aurait été caché par son maître Boabdil loin des regards indiscrets. Comme s'il avait cependant craint que son écrit ne tombât entre de mauvaises mains al-Faqîh ne l'avait pas fait ouvertement mais sous la forme d'une énigme. Énigme dont il faisait don, écrit-il, à celui parmi ses lecteurs à qui Dieu accorderait suffisamment de grâce et assez de discernement pour la résoudre : « Quand dans la Justice tu baigneras ; Et que de ton cœur, la Vraie Foi toute superstition balaiera ; En t'attachant au troisième précepte d'Allah ; Le Noble Reflet tu dévoileras ; Et pour ta plus grande joie tu le contempleras. »

Et c'est sur cette énigme que la petite équipe d'experts mise sur pied peu après l'arrivée de Harry Boone en Espagne (experts tous triés sur le volet, mis au parfum, et soumis au secret) se cassait les dents depuis de longs mois, arpentant les palais de l'Alhambra de long en large et en fouillant chaque coin et recoin tout en marmonnant, comme s'il se fut agi d'un mantra, la formule absconse du juriste grenadin.

2

Nul ne sait entre quelles mains cet écrit de Yûsuf al-Faqîh passa au cours des cinq cent et quelques années qui s'écoulèrent entre la mort de son auteur, sans doute au tout début du XVI^e^ siècle, et le début du XXI^e^. On suppose qu'il n'aurait jamais quitté la ville d'Alep. Car une petite dizaine d'années plus tôt il se trouvait encore en possession d'un certain Andraos, dernier représentant d'une vieille et richissime famille chrétienne de la ville. Ce vieux monsieur n'avait semble-t-il jamais envisagé de prendre épouse, préférant se consacrer corps et âme à la remarquable collection d'objets d'art islamique et de livres anciens que son arrière-grand-père avait commencé à constituer à la fin du XIX^e^ siècle et qu'il avait par la suite lui-même considérablement rehaussée.

Lorsque, au cours de l'été de 2012, le combat politique entre le régime syrien et l'opposition avait dégénéré à Alep en une confrontation militaire entre forces gouvernementales et groupes islamistes armés, ce monsieur n'avait pas souhaité quitter le magnifique palais mamelouk datant du XIV^e^ siècle qui était dans sa famille depuis la fin du XIX^e^. Il prit néanmoins la précaution de faire

évacuer vers sa résidence de Knightsbridge à Londres l'essentiel de sa précieuse collection, et il vécut les trois années qui suivirent, entouré de ces objets-là qu'il n'avait pas jugé dignes d'être mis à l'abri. Et parmi eux, le *Il n'y a de vainqueur que Dieu* de Yûsuf al-Faqîh, qui, il faut bien l'avouer, n'avait rien d'un objet d'art, s'apparentant plus à une vieillerie qu'à une antiquité.

Toujours est-il que, lors de l'offensive rebelle du printemps de 2015 contre les positions gouvernementales dans la Vieille Ville d'Alep la belle demeure de ce monsieur fut prise entre deux feux, ce qui coûta la vie à ce malheureux. Son palais fut alors occupé pour quelque temps par des rebelles islamistes, lesquels, avant de s'en retirer sous la pression des forces loyalistes, prirent soin, leur conscience bien tranquille à l'idée que le propriétaire des lieux avait été un Infidèle, d'emporter avec eux tout ce qui, demeuré intact, leur semblait avoir de la valeur et pouvait être aisément transporté.

Or parmi ces djihadistes se trouvait un certain Jalâl qui, tandis que ses compagnons d'armes faisaient main basse sur les bibelots, tapis en soie, argenterie, icônes et crucifix ouvragés de l'infortuné Andraos, ne s'intéressa, lui, qu'à la bibliothèque de ce dernier. En tout cas à ce qui en restait après qu'un obus de cent vingt-deux millimètres l'eut frappée de plein fouet. Contrairement à ses compagnons cet homme-là n'était d'ailleurs pas un musulman de souche, pas même un Oriental, et son vrai nom n'était pas plus Jalâl. Né vingt-cinq ans auparavant au pays de Galles d'un père médecin de campagne et d'une mère institutrice, tous deux fervents méthodistes, Jalâl était le nom qu'il s'était choisi cinq ans plus tôt

quand, ayant épuisé les charmes du bouddhisme, de l'écologisme, de l'altermondialisme et du véganisme auxquels il avait successivement goûté sur un campus universitaire, il s'était, l'année de son diplôme, entiché de l'islam, se convertissant, prenant des cours d'arabe, et rejoignant finalement le djihad.

Tout cela pour dire que si, nés musulmans, les Orientaux aux côtés desquels il combattait vivaient leur foi comme allant de soi, chez lui identité et foi ne se confondaient pas. À défaut donc de ces gènes dont il était dépourvu et qui auraient tant fait pour l'aider à concilier sa foi avec son identité il s'était, pour réussir la quadrature du cercle, rabattu sur les mèmes. Or si ses compagnons d'armes baignaient dans les mèmes de l'islam depuis la conquête arabe du Levant byzantin treize siècles auparavant, lui n'avait pas cette chance. Son passé, son environnement social et son cercle familial ne pouvant lui être d'aucun secours là, c'est dans les écrits qu'il cherchait donc ces mèmes qui continuaient de lui faire défaut. Et c'est sans doute pourquoi il ne s'intéressa guère, comme ses camarades, aux objets que le malheureux Andraos avait possédés, mais à ses seuls livres. À moins, bien sûr, que son comportement ne s'expliquât autrement : par le fait que contrairement à ses camarades lui n'avait jamais souffert de la faim ni eu à se soucier du lendemain.

Toujours est-il que tandis que ses compagnons empilaient leur butin dans des valises et des draps avant de l'emporter, lui fouillait la bibliothèque dévastée à la recherche d'écrits arabes qui auraient échappé au déluge de feu et de fer qui s'était abattu sur le palais. Il s'empara

vite fait de trois manuscrits que leur reliure en cuir avait protégés de l'incendie, et il les glissa sous sa vareuse, à même la peau, avant de rejoindre ses compagnons. Et parmi ces manuscrits se trouvait le récit que le Grenadin Yûsuf al-Faqîh avait fait de son ambassade à la cour du sultan Bayezid II.

Au cours des neuf mois qui suivirent Jalâl n'eut pas trop loisir de lire, tant la bataille pour Alep faisait rage. Et quand, l'hiver venu, les forces du régime réussirent à couper la principale route d'approvisionnement des rebelles vers la Turquie, sentant le vent tourner le commandant du bataillon au sein duquel Jalâl servait ordonna à ses hommes d'évacuer leurs positions pour se replier sur Raqqa à deux cents kilomètres plus à l'est.

Raqqa étant alors un fief islamiste incontesté auquel nul ennemi n'osait encore s'attaquer de front, une fois là-bas Jalâl put se poser, souffler, et reprendre sa quête des mèmes. Des trois manuscrits qu'il avait rapportés d'Alep celui de Yûsuf al-Faqîh lui sembla, une fois qu'il l'eut feuilleté, le moins intéressant. Le laissant donc de côté pour l'instant il s'attaqua en premier aux *Perles du raffinement*, une œuvre poétique d'Usâma ibn Munqidh, un prince, poète, lettré et diplomate syrien contemporain de la première croisade. Il n'eut d'ailleurs qu'à se féliciter de ce choix car il y trouva maintes Traditions merveilleuses du Prophète sur le djihad, qui lui firent brièvement oublier les exactions dont ses compagnons d'armes se rendaient coupables dans leur guerre menée au nom de la vraie foi et qui le confortèrent en outre dans sa décision de se convertir à l'islam. Après quoi il s'attaqua à *L'Essence de la discipline généalogique* d'Ibn

al-Athîr, un historien mossouliote des XII^e^-XIII^e^ siècles, et la lecture de ce traité de généalogie lui donna semble-t-il des idées puisque, peu après, il prit pour épouse une toute jeune femme rencontrée à Raqqa, une Britannique, quoique musulmane, qui s'appelait Basma et qui, comme pour mériter son nom, avait, faute d'un amoureux, embrassé le djihad. C'était comme si, dénué de gènes musulmans, il avait cherché à en épouser ; et comme si, incapable d'en trouver dans son ascendance, il était déterminé, en procréant avec une musulmane, à les trouver dans sa descendance. On retiendra en tout cas que parmi les milliers de jeunes femmes étrangères qui avaient rejoint le djihad ce fut tout de même sur une Britannique que son choix était tombé. Il lui arrivait d'ailleurs de s'en vouloir de sa décision. Non qu'il n'aimât pas Basma tendrement, mais elle lui rappelait que sa fusion totale avec l'islam ne durait que l'espace d'un coït et le temps d'un enfantement.

Ainsi donc, ce n'est que vers la fin du printemps de 2017 que Jalâl se rappela le troisième et dernier manuscrit qu'il avait rapporté avec lui d'Alep, un peu comme un fumeur invétéré, en manque soudain de tabac, se rappellerait la cigarette à moitié consumée que d'une chiquenaude désinvolte il avait la veille jetée dans un fossé. Il ouvrit donc le manuscrit de Yûsuf al-Faqîh comme un pis-aller et le parcourut d'un œil distrait. Peu intéressé par le sujet, il en tournait les pages de plus en plus vite au fur et à mesure qu'il avançait, et ce n'est qu'arrivé vers la fin qu'il ralentit l'allure et se permit même deux ou trois retours en arrière. C'est qu'il venait de tomber sur les passages où l'auteur évoquait le miroir d'Aïcha

et les traits du Prophète qui s'y seraient imprimés, et où il mentionnait aussi l'énigme dont il faisait don à son lecteur pour le guider à travers les palais de l'Alhambra et l'aider à y retrouver le Noble Reflet afin de le restituer à l'Oumma : à la Communauté des Croyants. Et lorsqu'il eut refermé le manuscrit, il l'embrassa. Comme s'il avait été touché par la grâce, son visage, alors, rayonnait. C'était là, il le pressentait, *son* moment : le moment où, en deçà du martyre – sacrifice ultime qu'il était évidemment plus que jamais disposé à faire –, l'opportunité lui était offerte d'accomplir quelque chose de grandiose pour l'islam tout en demeurant en vie et parmi les siens, s'en réjouissant pleinement avec eux et évoquant ce haut fait avec bonheur longtemps, très longtemps après.

On retiendra, cela posé, qu'ayant saisi toute l'importance de la découverte qu'il venait de faire pour le groupe au sein duquel il guerroyait, mû par quelque élan atavique puisé dans l'Occident d'où il était issu et où la famille nucléaire demeurait le noyau de base de la société, ce ne fut pas à ses compagnons d'armes ou plus généralement à la Communauté des Croyants qu'il alla en parler en premier, mais à sa femme. C'est d'ailleurs d'elle – de Basma –, que nous tenons tous ces détails sur le cheminement du manuscrit d'al-Faqîh depuis son sauvetage par Jalâl à Alep. Et ce n'est qu'après s'être confié à elle et avoir partagé avec elle sa joie (joie à l'idée qu'il pourrait un jour prochain contempler lui-même les nobles traits du Prophète), mais aussi son tourment (tourment à l'idée du temps précieux qu'il avait perdu pour n'avoir pas lu le livre du Grenadin plus tôt), qu'il

alla, ce fameux livre toujours à la main, voir son commandant.

Ce dernier n'avait pas l'esprit d'escalier. Et si même il l'avait eu, il ne devait pas être plus long que les quelques marches menant au minbar d'où il lui arrivait parfois de faire le prêche du vendredi. Il n'attendit pas d'avoir lu ce que Yûsuf al-Faqîh avait à dire sur le miroir d'Aïcha et le Noble Reflet pour comprendre que c'était sans doute aussi là *son* moment à lui. Quoique, pas pour les raisons que Jalâl avaient eues. Il faut dire que contrairement à Jalâl, ce n'était pas tant aux yeux de Dieu que cet homme-là entendait se distinguer qu'à ceux de son chef vénéré d'où tout pouvoir temporel découlait. Pour l'instant du moins. Sans perdre une minute il entraîna donc Jalâl et son manuscrit chez ce dernier qui venait de rejoindre Raqqa après avoir fui la grande offensive combinée des Kurdes, des hérétiques chiites et des Infidèles chrétiens contre sa bonne ville de Mossoul où, trois ans auparavant, il avait été proclamé calife.

Certes, la première réaction de ce fidèle disciple du juriste médiéval iconoclaste Ahmad ibn Hanbal, réaction viscérale, fut d'éprouver un sentiment d'horreur à l'idée qu'on puisse venir lui proposer d'introduire dans son califat, pour la vénérer, voire l'adorer, une image, fût-elle celle du Prophète. C'était à ses yeux du *shirk* pur et simple – de l'associationnisme comme en pratiquaient les chrétiens et les païens. Mais nécessité fait loi. Et pour illuminé qu'il fût, le calife autoproclamé n'en était pas moins un politique qui savait que ce bas monde n'était pas tant régi par les principes que par les circonstances. Très vite donc, et les récents revers essuyés par son armée

à Alep comme à Mossoul aidant, il comprit tout le parti qu'il pourrait tirer d'une telle relique, si elle existait vraiment, voire de la seule rumeur de sa présence dans son califat à supposer qu'elle n'existât pas. Seul le symbolisme, se disait-il, pouvait encore pallier l'affaiblissement de ses forces sur le terrain et renverser la tendance néfaste qui se dessinait. S'il réussissait à s'emparer de ce miroir et à l'acheminer jusqu'à Raqqa il pourrait, se disait-il, se targuer de protéger la relique la plus sainte de l'Islam, et c'est tout le réduit syrien où il se voyait désormais acculé qui s'en trouverait du coup sanctuarisé. Tout comme pour le pèlerinage du Hajj à La Mecque et à Médine, les musulmans voudront affluer du monde entier chez lui pour contempler le Noble Reflet. Même ces hérétiques de chiites n'oseraient pas s'y attaquer, se disait-il, et si les Infidèles, eux, l'osaient, s'ils venaient, ne serait-ce que par pure inadvertance, à le détruire ou à l'endommager avec leurs maudits missiles à longue portée, jamais au grand jamais les musulmans ne pourront le leur pardonner. Il voyait bien aussi que la possession de cette relique le mettrait quasiment à pied d'égalité avec ses ennemis de la Maison des Saoud qui, depuis près d'un siècle déjà, faisaient de la pierre noire de la Kaaba et du dôme vert du tombeau du Prophète leur fonds exclusif de commerce, asseyant à travers le Hajj leur supériorité sur les autres dirigeants de l'Islam. Or si les monarques saoudiens pouvaient se targuer d'être les gardiens des deux Lieux saints, lui serait celui du Noble Reflet. Et si même les Infidèles réussissaient à le déloger du nord-est de la Syrie, cette relique, il l'emporterait avec lui où il irait. Contrairement aux monarques saoudiens qui,

s'ils venaient à perdre La Mecque et Médine perdraient en même temps leur titre de gardiens des deux Lieux saints et ne seraient plus rien, lui, même s'il devait perdre Raqqa et tout le Nord-Est syrien, n'en resterait pas moins le gardien du Noble Reflet, et ses successeurs après lui.

C'est ainsi que le calife autoproclamé voyait les choses en cette fin de printemps de 2017 alors qu'il régnait encore sur le désert qui s'étend de Raqqa à l'ouest à la frontière irakienne à l'est. Ses désirs étant évidemment des ordres, un petit groupe opérationnel fut vite mis sur pied, auquel Jalâl fut intégré, et qui fut chargé d'identifier les sympathisants du califat en Europe, et notamment en Espagne, susceptibles, en s'aidant de l'énigme que Yûsuf al-Faqîh avait laissée derrière lui, de localiser le Noble Reflet dans l'Alhambra, de le subtiliser, et de l'acheminer ensuite jusqu'à Raqqa.

Les choses allaient d'ailleurs très vite, mais pas aussi vite, hélas pour lui, que l'ennemi. Le 5 juin de cette année-là, soutenues par une coalition occidentale, les forces démocratiques syriennes (kurdes, en réalité) étaient déjà aux portes de Raqqa. Et quand, courant juillet, le calife quitta sa capitale précipitamment pour des cieux plus cléments dont l'aviation occidentale serait absente, la moitié de la ville était déjà tombée entre leurs mains. Dans ces circonstances, on comprendra volontiers que Jalâl et les autres membres du groupe qui avaient été missionnés pour retrouver le Noble Reflet aient eu autre chose à l'esprit, comme on comprendra que les sympathisants du califat vivant en Europe et qu'ils avaient alertés à son propos n'avaient alors plus d'yeux que pour le reflet de leur tablette ou de leur smartphone, tant ils

étaient pris à suivre anxieusement les nouvelles de la bataille sur les réseaux sociaux.

Puis, vers la fin du mois de septembre, quelque deux semaines avant la chute de Raqqa aux mains de l'ennemi, le bataillon de Jalâl reçut l'ordre de se replier vers l'Euphrate. Les survivants de cette unité décimée prirent alors la route menant vers l'est accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et parmi eux Basma, l'épouse de Jalâl, alors enceinte de six mois.

Au cours des quatorze mois qui suivirent, le territoire du califat continua de rétrécir comme peau de chagrin. Partout ses combattants perdaient du terrain, et vers la fin de l'hiver de 2019, ils ne contrôlaient plus qu'une poche autour de la localité du Haut Baghouz, au bord de l'Euphrate. Là s'étaient rassemblés avec leurs familles le dernier carré des partisans exaltés du calife désormais occulté – occulté, ironiquement, comme le Douzième Imam caché de ces chiites duodécimains qu'il avait mis tant de vigueur à combattre. Alors que des négociations étaient entamées avec l'ennemi pour l'évacuation des femmes et des enfants, les hommes, eux, s'étaient scindés en deux camps : celui des pensifs qui envisageaient de déposer les armes (donnant ainsi raison au poète qui disait, à propos des soldats de Napoléon qui quittaient la morne plaine de Waterloo, qu'ils s'en revenaient pensifs, donc vaincus), et celui des viscéraux, qui rêvaient, eux, de faire du Haut Baghouz leur Thermopyles, leur Massada, leur Stalingrad ou leur Berlin, au choix (donnant ainsi raison au penseur allemand pour qui n'était vaincu que celui qui se reconnaissait comme tel). Entre les deux se trouvait Jalâl, avec sa femme Basma et leur

petite fille alors âgée d'à peine deux ans et qu'il avait tenu à prénommer Aïcha en l'honneur du miroir. Miroir qu'il ne verrait pour sa part jamais, se disait-il. Mais du moins se consolait-il à l'idée que, bientôt, c'est le visage même du Prophète qu'il pourrait contempler, et qu'un jour, qui sait, sa propre fille contemplerait-elle son noble reflet dans le miroir de sa bienheureuse éponyme.

Incapable en cet instant-là de choisir entre les pensifs et les viscéraux parmi ses camarades, Jalâl avait fini, histoire de trancher ce nœud gordien, par décider de couper la poire en deux. Le présent, s'était-il dit, serait sacrifié comme il se devait. Mais l'avenir, lui, serait préservé comme il se devait aussi. Il avait donc confié à Basma qu'il était déterminé à rester dans le Haut Baghouz et à y mourir les armes à la main, mais il l'avait en même temps adjurée d'aller rejoindre les femmes et les enfants qui devaient être évacués. Voyant qu'elle se rebiffait, refusant de le laisser mourir seul, et plus encore, de subir l'humiliation des interrogatoires et de la captivité, il lui avait dit qu'il avait décidé que c'était d'ici qu'il rejoindrait le Paradis, mais que pour que la petite Aïcha puisse vivre, elle-même devait coûte que coûte demeurer en vie. Quant aux humiliations qu'elle redoutait, il lui avait assuré qu'il n'y en aurait point car il lui confierait ce qui équivalait à un sauf-conduit. Lui tendant alors le manuscrit de Yûsuf al-Faqîh et lui demandant de le garder comme sa vie, il lui avait dit qu'aussitôt en présence d'un gradé de chez l'ennemi elle devrait lui faire savoir qu'elle était une citoyenne britannique et insister auprès de lui pour voir un officier anglais. Et quand elle aurait vu ce dernier, elle devrait lui dire, et seulement

à lui, qu'elle avait en sa possession un renseignement susceptible de permettre au gouvernement britannique de contrecarrer une opération d'envergure montée en Europe par les sympathisants du califat, mais qu'elle ne lui en ferait part qu'après avoir obtenu de lui un engagement formel quant à son rapatriement immédiat vers le Royaume-Uni et une promesse d'immunité contre toute poursuite. Après quoi, ayant embrassé sa fille et fait ses adieux à sa femme, il s'en était allé rejoindre ceux parmi ses compagnons d'armes qui, comme Héraclite, estimaient que les âmes tuées par Arès étaient plus pures que celles mortes dans les maladies. Et plus jamais, après cela, on n'entendit parler de lui.

Quant à Basma, cachant le petit ouvrage d'al-Faqîh dans son corsage et serrant sa petite fille contre sa poitrine, elle rejoignit les femmes et les enfants qui devaient être évacués et suivit, après leur sortie du Haut Baghouz, les instructions de son époux à la lettre. Le commandant kurde des Forces démocratiques syriennes qui vint finalement la voir après qu'elle eut décliné sa nationalité (car ce n'était plus *qui* on était, qui comptait, mais bien *ce* qu'on était), lorsqu'elle lui eut appris qu'elle avait un renseignement de la plus haute importance qu'elle ne communiquerait qu'aux seuls Britanniques, fut tenté, agacé par sa morgue, de la soumettre à la question, voire de la menacer de tuer son enfant pour qu'elle crachât le morceau. Mais il se retint : il n'avait nulle envie, s'ils venaient à l'apprendre, de se mettre les Anglo-Saxons à dos. Se sentant néanmoins humilié par cette soi-disant Britannique aussi brune que lui et répondant, à en croire son passeport, à un nom syrien – un nom arabe, en

tout cas –, il voulut s'en débarrasser sur-le-champ. Il appela donc l'officier anglais de liaison sur la radio et lui proposa de la lui remettre, ainsi que son bébé, tout en lui précisant qu'elle prétendait avoir un renseignement important à communiquer au seul gouvernement britannique. Faisant montre d'un manque de sang-froid peu courant chez les gens de sa race, ledit officier lui hurla : « Surtout pas ! » Il y avait, lui dit-il en crachant ensuite ses mots telles des balles de mitrailleuse, tout un protocole à respecter avant de décider si, oui ou non, on pouvait rapatrier des femmes et des enfants de djihadistes. Il promit cependant d'en parler à son supérieur à la première occasion. Ce qu'il finit par faire, et à son tour son supérieur en avisa le ministère de la Défense à Whitehall, lequel en informa le 10 Downing Street qui en informa aussitôt Archie Briggs en sa qualité de directeur du Club-House, un obscur département du gouvernement de Sa Majesté dont le rôle, et la raison même d'être, étaient, précisément, d'accepter sans hésiter de faire tout ce que les autres départements gouvernementaux ne pouvaient pas faire, et tout ce qu'ils ne voulaient surtout pas faire.

Et c'est ainsi qu'une semaine plus tard, missionné par Archie Briggs, Harry Boone quittait la grisaille londonienne où il se morfondait depuis bien trop longtemps pour se rendre dans le nord-est de la Syrie y rencontrer Basma au camp de détention d'al-Hawl le bien nommé (*hawl*, en arabe, signifiant à la fois « terreur » et « horreur ») et jauger de son *bona fides* et de son utilité au gouvernement de Sa Majesté. Après quoi, lui avait dit Briggs, ce serait à lui de décider s'il valait la peine de